

Article paru dans le *Siècle*, ici dans *Le Français*, et dans les semaines suivantes également dans d'autres journaux.

Voici une anecdote bien touchante de l'émigration lorraine racontée par le *Siècle* :

Un officier français était allé passer quelques jours à Metz, dans sa famille. Il se préparait à retourner à son régiment et prenait son billet au guichet de la gare.

Derrière lui se trouvait une pauvre famille de paysans, composée du père, de la mère et de trois enfants en bas âge. Le père regardait l'officier d'un air embarrassé et paraissait hésiter à lui parler. Tout d'un coup, faisant un effort sur lui-même :

— Monsieur, dit-il, vous êtes Français, et vous allez à Paris ? Si j'osais, je vous demanderais un service.

— Lequel, mon ami ? répondit l'officier d'un ton bienveillant.

— Je vais, comme vous, à Paris, reprit notre homme enhardi, et j'ai très-peu d'argent. Les enfants au-dessous de huit ans ne paient pas leur place si on les tient sur les genoux. Ma femme prendra ma petite fille, moi l'un de mes garçons ; seriez-vous assez bon pour prendre le plus petit ? — Volontiers, mon ami, répondit

l'officier en souriant, le service est léger ; je croyais que vous m'auriez demandé davantage.

Le paysan se confondit en remerciements.

On monte en chemin de fer ; l'officier, qui avait un billet de première classe, entre sans rien dire dans un wagon de troisième. On arrive à Pagny-sur-Moselle, qui, hélas ! est aujourd'hui la dernière station française, et l'on change de train.

En route la conversation s'engagea : — Qu'allez-vous faire à Paris ? demanda l'officier. — Dame, monsieur, nous n'en savons rien ; nous quittons notre pays parce que nous ne voulons pas être Prussiens ; une fois là-bas, à la grâce de Dieu. Notre

maisonnette a été détruite le 18 août par les obus, notre petit champ dévasté ; je l'ai vendu à vil prix ; j'ai pris avec moi ma femme et mes enfants, et jamais plus je ne reviendrai dans mon pays tant que les Allemands y seront encore. — Mais cependant, reprit l'officier, j'ai entendu dire que les Lorrains qui avaient eu à souffrir de la guerre allaient être indemnisés. Pourquoi n'avez-vous pas attendu ? — De l'argent prussien, jamais, monsieur : il me brûlerait les doigts. — Mais enfin qu'allez-vous faire à Paris, où vous ne connaissez personne, et sans argent ? — Pardon, j'ai encore 45 francs, grâce à votre obligeance. Je tâcherai de me placer chez un jardinier ; et puis j'aimé mieux mourir de faim là-bas que de vivre bien en Prusse. Pensez, monsieur, si je n'avais pas pris le parti d'émigrer, mes enfants auraient pu devenir soldats de l'Allemagne et combattre contre la France. Quelle honte !

L'officier ému ne trouva plus rien à répondre à ce brave homme ; seulement, en descendant à Paris, il lui glissa dans la

main deux petits billets de banque qui furent acceptés avec reconnaissance.

« Quoique pour la première fois de ma vie je voyageasse en troisième classe, jamais, disait-il à la personne de qui nous tenons cette anecdote, je n'ai fait un voyage aussi agréable. »

*
* *